

On sait combien en général il est difficile de décider quelqu'un à abandonner sa maison, sa ville, son village, les sociétés auxquelles il est habitué. Voilà pourquoi un si grand nombre de Juifs n'ont pu être ébranlés ni par les prophéties qui ont annoncé Jésus, ni par ses miracles, ni par les circonstances de sa Passion, qu'ils trouvaient écrites dans leurs livres. Oui, l'homme est tellement asservi aux préjugés que, quelque absurdes, quelque ridicules que soient les dogmes qu'il tient de ses pères ou de ses concitoyens, rien n'est plus rare que de le voir y renoncer. Vous aurez bien de la peine à persuader à un Égyptien de ne pas regarder comme un Dieu un vil animal, ou même de manger de sa chair, plutôt que d'endurer la mort.

« Comment, continue le docte Origène, parmi les douze tribus dont se composait la république des Juifs, Moïse, qui rapporte cette prophétie, a-t-il pu prédire que ses rois seraient de la tribu de Juda, comme en effet l'histoire le prouve ? Comment a-t-il marqué avec cette précision le terme de leur domination, comme devant finir à l'arrivée de celui qui serait l'*attente des nations* ? Il est évident, j'ose le dire, qu'il n'est aucun homme, soit avant, soit après Jésus-Christ, à qui ce titre puisse s'appliquer, puisqu'il n'est point de nation où il n'ait attiré à Dieu des fidèles, et que toutes *les Nations*, selon cette autre prophétie d'Isaïe, *espèrent en son nom.* » (Traité contre Celse.)

Qui voudra méditer les paroles du patriarche Jacob à Juda y trouvera des trésors de vérité bien capables d'enrichir son âme.

Juda sera adoré par ses frères, non en lui-même, mais dans le Christ qui sortira de sa race. En effet, de quelles adorations, de quel amour n'a point été l'objet notre divin Sauveur !

Jésus, le lion de Juda, la douceur infinie, s'est levé

pendant aux jours où son Église était enchaînée, foulée aux pieds. Quand elle a tendu vers lui ses mains chargées de fers et ses bras sanglants ; quand elle lui a montré son sein déchiré, le Christ s'est ému, et saisissant les ennemis de son Épouse bien-aimée, il les a broyés dans sa justice ; et puis il s'est reposé avec elle, l'aidant à lui enfanter de nouveaux enfants, au sein des nations sauvages, comme au milieu des peuples civilisés, représentés par l'ânon et par l'ânesse attachés à sa vigne, figure de l'Église.

Cette robe lavée dans le vin, ce manteau plongé dans le sang de la vigne, ne nous rappellent-ils pas naturellement la robe du Sauveur, son manteau, ses vêtements tout baignés d'une sueur de sang dans la grotte de Gethsémani et son corps sacré lui-même couvert de plaies sanglantes, des pieds à la tête, pendant la flagellation et la Passion ?

Je le vois : « ses yeux sont plus beaux que le vin... » Jacob, sans doute, contemplait dans une vision céleste, le Messie futur, dont il désirait comme Abraham voir le jour, et le Messie passait devant le regard mourant du patriarche, faisant briller un instant devant lui la beauté de ses yeux et la douceur de son sourire... et le saint vieillard disait : *ses dents sont blanches comme le lait.* Il s'endormit dans le sein du Verbe de Dieu, qui devait, un jour, être son fils selon la chair.

Scène sublime, qu'on aime parfois à méditer, quand on veut oublier les spectacles attristants de la terre et revoir notre pauvre humanité dans la grandeur que Dieu lui assure en lui gardant l'honneur de son amitié.

Moïse.

Le Ciel, semble-t-il, ne pouvait parler de Jésus-Christ à la terre d'une manière plus noble, que par Abraham,

Isaac, Jacob et Joseph : Eh bien ! voici qu'apparaît Moïse plus grand encore. Personne plus que lui n'a porté en soi la ressemblance avec le Seigneur Jésus, depuis ce berceau fragile où il fut exposé sur le Nil, comme le Christ à Bethléem, jusqu'au mont Nébo où il mourut en vue de la terre promise, ainsi que le Verbe Incarné au Calvaire, en face du Paradis.

Comme Jésus-Christ, Moïse a été le sauveur de son peuple, grand législateur, homme de douleurs, le plus doux des hommes.

Il est impossible d'étudier la vie de Moïse sans avouer qu'elle surpasse en grandeur toute vie humaine, pendant les quarante siècles qui ont précédé la venue de notre roi Jésus, Roi des rois, Dieu tout-puissant. Il faudrait des volumes nombreux pour mettre en lumière cette existence, si surhumaine et aussi si clairement symbolique de la vie de notre divin Maître : nous n'avons, nous, que quelques pages. Traçons-les cependant.

Sauveur. Le fils d'Amrad, de la tribu de Lévi, et de Jochabed, recueilli par la fille de Pharaon, au bord du Nil, avait grandi à la cour de ce prince et y était resté jusqu'à l'âge de quarante ans. C'est alors qu'il visita ses frères répandus en Égypte et qu'il vit leur profonde affliction.

Plus tard, fugitif au pays de Madian, et ayant épousé Séphora, fille de Jethro ou Raguel, prêtre du Dieu Très-Haut, il gardait les troupeaux de son beau-père. Ayant un jour mené ses brebis jusque vers le mont Horeb, au désert d'Arabie « le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu, qui sortait du milieu d'un buisson, lequel brûlait et ne se consumait pas. Moïse dit donc : Il faut que j'aie reconnu quelle est cette merveille que je vois, et pourquoi ce buisson ne se consume pas. Mais le Seigneur, l'apercevant venir pour considérer ce

qu'il voyait, l'appela du milieu du buisson et lui dit : Moïse, Moïse. Il lui répondit : Me voici. Et Dieu ajouta : N'approchez pas d'ici, parce que le lieu où vous êtes est une terre sainte. Il dit encore : Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob. Moïse se cacha le visage, n'osant regarder Dieu. Le Seigneur lui dit : J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte ; j'ai entendu le cri qu'il jette sous les durs traitements de ceux qui l'accablent de travaux. Connaissant sa douleur, je suis descendu pour le délivrer des mains des Égyptiens, et le conduire de ce pays en une terre bonne et spacieuse, en une terre où coulent le lait et le miel, au pays des Chananéens, des Héthéens, des Amorrhéens, des Phéréseens, des Hévéens et des Jébuséens. Le cri des enfants d'Israël est donc monté jusqu'à moi ; j'ai vu leur affliction, dont les Égyptiens les oppriment. Mais venez, je vous enverrai vers Pharaon, afin que vous fassiez sortir de l'Égypte mon peuple, les enfants d'Israël.

« Moïse dit à Dieu : Qui suis-je, moi, pour aller vers Pharaon et faire sortir de l'Égypte les enfants d'Israël ?

« Dieu lui répondit : Moi, je serai avec vous, et comme signe que je vous envoie, c'est que quand vous aurez tiré mon peuple de l'Égypte, vous sacrifierez à Dieu sur cette montagne.

« Moïse dit à Dieu : J'irai donc vers les enfants d'Israël, et je leur dirai : Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous. Mais s'ils me disent : Quel est son nom ? Que leur répondrai-je ?

« Dieu dit à Moïse : *Ego sum qui sum : Je suis celui qui est.* Voici, ajouta-t-il, ce que vous direz aux enfants d'Israël : *Qui est : Celui qui est* m'a envoyé à vous.

« Dieu dit encore à Moïse : vous direz ceci aux enfants d'Israël : Le Seigneur, le Dieu de vos pères, le

Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous. Le premier nom que je vous ai dit est celui que j'ai de toute éternité ; celui-ci me fera connaître de génération en génération. Allez donc, assemblez les anciens d'Israël et dites-leur : Le Seigneur, le Dieu de vos pères, m'est apparu. Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob m'a dit : Je suis venu vous visiter et j'ai vu tout ce qui vous est arrivé en Égypte, et j'ai résolu de vous tirer de l'oppression des Égyptiens et de vous faire passer au pays des Chananéens, des Héthéens, des Amorrhéens, des Phéréséens, des Hévéens et des Jébuséens, en une terre où coulent des ruisseaux de lait et de miel. Ils écouteront votre voix, et vous irez, vous et les anciens d'Israël, vers le roi d'Égypte ; vous lui direz : Le Seigneur, le Dieu des Hébreux nous a appelés : c'est pourquoi nous irons dans le désert à trois journées de marche, d'ici, pour lui offrir un sacrifice. Mais je sais que le roi d'Égypte ne vous laissera point aller s'il n'y est contraint par une main forte. J'étendrai donc ma main, et je frapperai l'Égypte par toutes sortes de prodiges que je ferai au milieu d'eux, et après cela il vous laissera aller. Je ferai trouver grâce à ce peuple dans l'esprit des Égyptiens et lorsque vous sortirez de leur pays, vous ne vous en irez pas les mains vides. Mais chaque femme d'entre vous demandera à sa voisine et à son hôtesse des vases d'or et d'argent et des vêtements : vous en habillerez vos fils et vos filles et vous dépouillerez ainsi l'Égypte » vous payant de la sorte des injustices que cette nation vous a fait souffrir.

« Moïse répondit à Dieu : ils ne me croiront pas et ils n'écouteront pas ma voix. Dieu ne t'est pas apparu, diront-ils.

« Dieu lui dit : Que tiens-tu à la main ? Une verge, répondit Moïse — Jette-la à terre, reprit le Seigneur.

— Il la jeta, et elle fut changée en serpent, et Moïse s'enfuyait.

« Le Seigneur lui dit : Étends la main et prends sa queue. Il l'étendit et le saisit par la queue, et le serpent redevint verge. — J'ai fait ainsi et tu feras de même, afin, dit le Seigneur, qu'ils croient que le Dieu de leurs pères vous a apparu, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob.

« Dieu dit encore : Mets ta main dans ton sein. Moïse la mit et l'en retira couverte d'une lèpre blanche comme la neige. — Remets ta main dans ton sein, reprit le Seigneur. Il la remit et la retira toute semblable au reste du corps.

« S'ils ne te croient pas, ajouta-t-il, et s'ils n'écotent pas la voix du premier miracle, ils écouteront celle du second. Que si, à ces deux miracles ils ne croient pas encore et n'écotent pas ta voix, prends de l'eau du Nil, répands-la sur la terre, ce que tu auras répandu sera changé en sang.

« Moïse dit alors : Je vous prie, Seigneur, de considérer que je ne parle pas facilement ; depuis même que vous avez commencé à parler à votre serviteur, j'ai la langue moins libre et plus embarrassée. — Le Seigneur répondit : Qui a fait la bouche de l'homme ? Qui a formé le muet et le sourd, celui qui voit et celui qui est aveugle ? N'est-ce pas moi ? Va donc ; je serai dans ta bouche et t'apprendrai ce que tu auras à dire. » (Exode. iii et iv.)

Pour vaincre les appréhensions de Moïse, le Seigneur lui adjoignit Aaron, son frère, qui s'exprimait aisément, en lui disant : « Il sera votre bouche et parlera pour vous au peuple et vous, vous serez son chef dans tout ce qui regarde Dieu. Prenez aussi cette verge en votre main, avec elle vous ferez des miracles. » Moïse retourna chez Jéthro, son beau-père ; lui dit

qu'il allait voir ses frères en Égypte, et celui-ci répondit : *Vade in pace* : Va en paix. Moïse prit alors son épouse et ses enfants et partit. Bientôt Aaron vint au-devant de lui et apprit toutes choses. Il se joignit à son frère, et ils partirent ensemble pour l'Égypte, comme on verra plus tard Pierre, le chef de l'Église de Dieu et Paul, le grand Docteur des nations, entrer à Rome ; Pierre portant la croix, qui multipliait les miracles, comme Moïse la Verge miraculeuse. L'Éternel, en tout, songeait à son Fils crucifié.

On sait au prix de quels efforts, de quelles douleurs, Moïse put arracher son peuple aux mains de Pharaon pour le conduire dans la terre promise. Le Seigneur avait fait de Moïse le Dieu de Pharaon, en lui communiquant sa puissance, à laquelle le prince résistait avec obstination. Ce ne fut qu'après avoir frappé de dix plaies consécutives, lui et son peuple, qu'il céda, et les Hébreux ne furent délivrés qu'après la cérémonie de la manducation de l'Agneau pascal, qui veut dire : *Passage du Seigneur*, quand il frappait les premiers nés des Égyptiens, respectant la demeure des Hébreux dont la porte était marquée du sang de l'Agneau.

Cette cérémonie devint sacrée et obligatoire, nous voulons dire l'immolation de l'Agneau pascal et la manducation de sa chair avec des pains azymes, comme il avait été commandé par le Seigneur, la nuit du départ. « Gardez cette coutume, dit-il, vous et vos enfants, à jamais : *in æternum*. » (Exode, XII, 24.)

Les Juifs l'ont observée, et Jésus, le véritable Agneau, a perpétué cette coutume, en changeant la figure en réalité, par l'institution de la divine Eucharistie. Nous catholiques, nous savons ce que signifiait la figure, nous connaissons la noblesse de la réalité, mais les francs-maçons qui, eux aussi dans leurs Loges, immolent l'agneau et mangent des pains azymes, savent-

ils ce qu'ils font ? Ils parodient nos plus saints mystères et cela leur suffit.

Quoi qu'il en soit, Moïse a été le Sauveur de son peuple, par la puissance dont Dieu l'avait revêtu. Jamais homme n'a été élevé aussi près du Seigneur que lui ; jamais le Fils de Dieu fait homme n'a été représenté sur la terre plus parfaitement que par Moïse, comme Sauveur. Aussi lorsque ce grand chef eut emmené avec lui les six cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, dont se composait son peuple en Égypte, et qu'il vit l'armée de ses ennemis ensevelie dans la mer rouge comme dans un sépulcre, il put chanter son triomphe, qui était celui de Dieu, ainsi que le Sauveur, vainqueur de la mort et du tombeau, vainqueur de tous ses ennemis, triompha lui-même.

Législateur. — Rien ne fut jamais plus solennel que les circonstances dans lesquelles *la Loi* du Seigneur fut donnée à Moïse, sur la montagne du Sinaï, au milieu des foudres, du tonnerre et des éclairs ; au sein de nuées mystérieuses, et avec un appareil que Jéhovah se plaisait à rendre formidable. Il faut en lire la description dans nos Livres sacrés pour en concevoir une idée. Qu'a dû être la réalité ? On peut s'en douter par l'effroi dont fut saisi tout le peuple juif.

Eh bien ! Moïse demeurait calme au milieu de ces bouleversements de la nature et de ces agitations divines ; il conversait avec Dieu, selon le langage de l'Écriture, *comme un ami avec son ami*.

Que dire de la *Loi* elle-même ? Aucune législation n'a jamais surpassé celle de Moïse par sa sagesse, par la justice de ses préceptes, par le but qu'elle s'est proposé, au regard de Dieu et de l'homme ; par les résultats qui en découlent naturellement, si bien que Jésus-Christ a déclaré qu'il n'était pas venu pour détruire cette *Loi*, mais pour la compléter.

En quoi donc consistait-elle principalement ?

Nous répondrons à cette question, d'abord, par un passage plein de suavité emprunté à Bossuet. Dans un sermon pour la fête de la Visitation de la Vierge Marie à sa cousine Élisabeth, il dit : « Encore qu'il pourrait peut-être sembler que l'Évangile et la Loi soient bien éloignés, toutefois, vous savez, Messieurs, qu'il n'y a rien qui soit mieux uni, et que Jésus-Christ n'est venu au monde que pour accomplir la loi et les prophètes, par les vérités de son Évangile. C'est ce qui fait dire à Tertullien : *O Christum in novis veterem !* O que Jésus-Christ est ancien dans sa nouveauté ? » Et de là vient que ce grand homme l'appelle, en un autre endroit, l'illuminateur des antiquités ; parce qu'il n'y a dans la loi, ni point, ni virgule, si je puis parler de la sorte, qui ne trouve son vrai sens en Jésus-Christ seul ; et que Jésus-Christ n'a jamais fait un seul pas, que pour accomplir exactement, et de point en point, ce qui était écrit de lui dans la Loi. Aussi quelque différence qui nous y paraisse, Moïse et Jésus-Christ se touchent de près, la Synagogue et l'Église se tendent les mains ; et je considère aujourd'hui dans la visite que rend Marie à Élisabeth, et dans leurs embrassements mutuels, l'Évangile qui baise la Loi, l'Église qui embrasse la Synagogue. Voilà l'âme, voilà le sens de la mystérieuse variété de ce grand spectacle, de Jésus-Christ allant à saint Jean, de Marie visitant sainte Élisabeth. » (II^e Sermon pour la fête de la Visitation.)

Parlant de la Loi, saint Thomas d'Aquin a dit : « La loi ancienne a été donnée par le Dieu bon, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette loi préparait les hommes au Sauveur de deux manières. D'abord, elle lui rendait témoignage ; car ce divin Maître dit lui-même : « Il fallait que tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse et dans les prophètes s'accomplît. » (Luc

xxiv, 44) et en saint Jean : « Si vous croyiez Moïse peut-être me croiriez-vous aussi ; car il a écrit de moi. » (Jean v, 46). Ensuite, elle disposait les hommes à l'avènement de Jésus-Christ ; les écartant de l'idolâtrie, elle les attachait au culte du vrai Dieu, qui devait sauver le monde par le Rédempteur ; c'est ce qu'enseigne l'Apôtre des nations : Avant que la foi fût venue, nous étions sous la garde de la loi, qui nous tenait enfermés pour nous disposer à cette foi qui devait être révélée. Or celui qui veut conduire à une fin, c'est celui-là même qui prépare à cette fin, soit par lui-même, soit par ses ministres ; puis donc que Dieu voulait conduire les hommes à Jésus-Christ, pour les sauver par sa grâce, c'est Dieu qui a préparé les hommes à Jésus-Christ, c'est Dieu qui a porté la loi de l'Ancien Testament. » (De la Loi ancienne Q. 98. Art. 2.)

Citons encore ces paroles instructives du grand docteur : « Le but principal du culte extérieur, c'est d'inspirer à l'homme le respect de la Divinité. Or, l'homme est ainsi fait, qu'il a peu d'estime et de vénération pour les choses ordinaires, qui ne sortent pas de la ligne commune ; mais il admire et révère ce qui se distingue par la splendeur et frappe les yeux par une élévation particulière ; et voilà pourquoi la coutume donne aux rois, qui doivent être entourés de la considération publique, de riches habits, des ornements précieux, de vastes et magnifiques palais ; il fallait donc que l'ancienne loi, pour imprimer dans les cœurs le respect du souverain Être, consacra à son culte des jours particuliers, un tabernacle particulier, des vases particuliers et des ministres particuliers. D'une autre part, les institutions de l'ancienne alliance devaient, comme nous l'avons dit souvent, représenter le mystère du Christ. Or, il faut que la figure soit déterminée pour offrir la similitude du figuré : répétons donc qu'il était néces-

saire d'employer, au culte de Dieu, des choses particulières. » (Des causes des préceptes cérémoniels Q. 102.)

Pour achever ces citations, redisons enfin ces paroles de saint Paul, qui montrent si bien que la loi ancienne était figurative de la loi nouvelle, et le législateur Moïse la figure du Législateur divin Jésus-Christ : « Je ne veux pas vous laisser ignorer, mes Frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, et qu'ils ont tous passé la mer, et qu'ils ont tous été baptisés, sous Moïse, dans la nuée et dans la mer, et que tous ont mangé la même nourriture spirituelle, et bu, tous, le même breuvage, spirituel aussi ; car ils buvaient de l'eau de la pierre mystérieuse qui les suivait et cette pierre était le Christ : *Petra autem erat Christus.* » (I Cor. x, 1.)

Homme de douleurs. — Le grand trait de ressemblance entre un homme et le Messie est toujours la souffrance. Il ne manquait à aucune des figures que nous avons étudiées jusqu'ici, et l'on peut dire qu'il distingue particulièrement le chef du peuple hébreu.

A tous les âges et dans tous les lieux, la vie humaine se résume en ces deux mots : *Amour, souffrance*, il faut sans cesse le redire ; mais il faut ajouter que les existences sont sous ce rapport, aussi différentes que les figures ; car les unes se dévouent avant tout au Créateur, les autres à la créature, et dans cette donation de soi à Dieu, il y a des perfections plus ou moins grandes. Dans une armée, le dévouement à la patrie n'est pas le même chez tous les soldats : il en est ainsi dans l'armée du Christ.

Or, Moïse a aimé Dieu d'une amitié parfaite, autant que cela est accordé à l'homme voyageur ici-bas : le règne du Seigneur sur la terre était l'objet de ses désirs les plus ardents ; pour le promouvoir, il ne reculait ni devant les plus rudes labeurs, ni même devant la mort. Aucun personnage des temps anciens, que nous sa-

chions, n'a vécu avec Dieu cœur-à-cœur, parlé avec lui bouche à bouche, *comme un ami, avec son ami*, autant que Moïse, aussi le fils de Jochabed est-il une parfaite image du fils de Marie, l'Homme-Dieu.

Et ce qu'il faut remarquer principalement dans notre pieux héros, c'est que le Seigneur semblait se plaire à punir en lui rigoureusement les moindres faiblesses et à le charger des péchés de son peuple, jusqu'à lui adresser des reproches et lui infliger des châtiments qui eussent découragé tout autre que ce grand homme, en qui surtout il faut voir et admirer le grand saint. Ah ! si nous pénétrons dans le cœur de Dieu, nous y trouvons l'explication de ce mystère : le Seigneur avait hâte et il voulait avoir sous son regard, son Fils Jésus, qui porterait, Homme des douleurs, les péchés du monde. L'amour infini a des impatiences infinies ! Et comme *il tardait au Fils de Dieu d'être baigné*, comme il le disait, *dans son baptême de sang*, ainsi tardait-il à son Père de le contempler dans cette pourpre dont il serait revêtu au jour de son couronnement. C'est pourquoi, dans son ardeur et comme par un jeu d'amour ineffable, Dieu éprouvait Moïse afin de le rendre plus semblable à son bien-aimé Fils. C'est ce que nous allons, au moins, indiquer.

Comme les Israélites, revenons sur nos pas, et du Sinaï reprenons le chemin du désert, tournons la pointe de la mer rouge pour nous retrouver du côté de l'Égypte, dans les défilés qui bordent, là, le rivage. On entend le bruit lointain d'une armée en marche : c'est Pharaon avec ses six cents chariots et ses nombreux combattants. Les Israélites, saisis de crainte, crient au Seigneur et s'adressant à Moïse : « Peut-être, lui disent-ils, qu'il n'y avait point de sépulcres en Égypte, et c'est pour cela que vous nous avez amenés ici, afin que nous mourions dans la solitude. Quel dessein aviez-

vous quand vous nous avez fait sortir de l'Égypte. N'était-ce pas le discours que nous vous adressions : Retirez-vous de nous afin que nous servions les Égyptiens. Car il valait beaucoup mieux que nous fussions leurs esclaves que de venir mourir dans ce désert. » Et Moïse avec calme et douceur leur répondit comme fera Jésus à ses disciples : *Nolite timere*, ne craignez pas... « Ne craignez pas, demeurez fermes, et considérez les merveilles que le Seigneur va faire aujourd'hui. Car ces Égyptiens que vous voyez devant vous, vous ne les reverrez plus jamais en face. Le Seigneur combattra pour vous et vous n'aurez qu'à regarder en silence. » (Exode, xiv.)

Voilà le peuple dont Moïse était le chef. Connaissions-le à son langage insolent ; car *la bouche parle de l'abondance du cœur*. Tel il fut dans ce passage de la mer rouge, tel il sera dans la suite, et jusqu'au bout, quand il insultera à la douce victime du Calvaire. Mesurons dès lors ce que Moïse a dû souffrir dans son cœur. La souffrance corporelle pour un chef d'armée n'est rien ; il aime. Mais ce qui le brise, c'est l'ingratitude dont on paie son amour. Alors les bras lui tombent comme il arrive à un père outragé par son fils. Il ne peut pas se venger, il ne le veut pas. Il souffre en pleurant, il continue d'aimer et de se dévouer.

Trois jours après le passage de la mer rouge, au désert de Sur, l'eau manquait. Le peuple commence à murmurer : « Que boirons-nous ? » dit-il à Moïse. Moïse crie au Seigneur qui lui indique un bois au moyen duquel il rend potables les eaux amères. C'est le bois de la Croix qui adoucit l'amertume de la douleur.

Au désert de Sin, n'ayant rien à manger, le peuple se reprend à murmurer : « Plût à Dieu, disait-il, que nous fussions morts dans l'Égypte de la main du Sei-

gneur, lorsque nous étions assis près des marmites pleines de viandes, et que nous mangions du pain tant que nous voulions. Pourquoi nous avez-vous amenés dans ce désert, pour y faire mourir de faim tout le peuple ? » (Exode, xvi.)

Ainsi parlait à son chef magnanime, ce peuple grossier, qui comptait pour rien la liberté et n'avait d'autre appétit que celui de la viande, d'autre idéal que la marmite. Après tout, de nos jours, en dehors des vrais chrétiens, y en a-t-il un autre ? Dieu fit pleuvoir du ciel la manne, image du pain sacré de nos autels, descendu aussi du ciel.

A Raphidim, on campa et il n'y avait point d'eau : nouveaux murmures contre Moïse, nouvelles insultes. Le Seigneur alors dit à son serviteur de frapper le rocher d'Horeb : il frappa et l'eau en jaillit.

Là commencent les combats. Amalec paraît avec son armée : Josué combat dans la plaine tandis que Moïse prie sur la montagne. L'ennemi est vaincu, et Moïse dressa un autel qu'il appela : *Dominus exaltatio mea* : Le Seigneur est ma gloire.

C'est là que Jéthro, beau-père de Moïse, lui ramena sa femme et ses enfants. Séphora était revenue sur ses pas quand Moïse et Aaron entrèrent en Égypte pour aller parler à Pharaon.

Ce n'est plus assez d'être ingrat envers leur sauveur, bientôt les Israélites insultent à Dieu lui-même. Moïse est sur le Sinai, traitant avec le Seigneur de tout ce qui concerne la Loi, et le peuple voyant qu'il différerait longtemps à descendre, s'assemble autour d'Aaron et lui dit avec menaces : « Venez, faites-nous des dieux qui marchent devant nous ; car pour ce qui est de Moïse, cet homme qui nous a tirés de l'Égypte, nous ignorons ce qui lui est arrivé. » (Ibid. xxxii.) Croyant les arrêter, Aaron leur demanda les bijoux de leurs